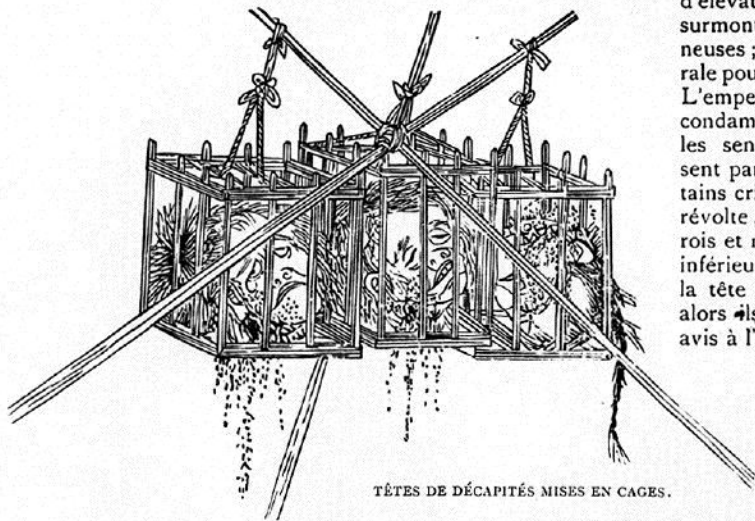


5° SING-POU, MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Sous les *Ming*, ce ministère se trouvait placé au *Sing-pou-kiè* ; mais il a été reconstruit par les *Tsing* au *Tchen-toung*, près des tribunaux, du côté de l'ouest. Les murs qui l'entourent ont 7 mètres



TÊTES DE DÉCAPITÉS MISES EN CAGES.

d'élévation, sont très épais et surmontés de branches épineuses ; c'est la prison générale pour les grands criminels. L'empereur seul a le droit de condamner à mort, et toutes les sentences capitales passent par ses mains. Pour certains crimes avérés : pillage, révolte, meurtre, les vicerois et même des mandarins inférieurs font de suite couper la tête aux coupables, mais alors ils doivent en donner avis à l'empereur par l'entremise du *Sing-pou* ; ordinairement, les grands criminels sont envoyés à Péking, le *Sing-pou* juge, détermine la punition, l'empereur approuve et

on exécute. Pour les cas tout à fait extraordinaires, les mandarins du *Sing-pou* n'osent quelquefois pas se prononcer ; l'affaire est alors renvoyée au tribunal suprême, nommé *Tchao-cheng*, qui fonctionne dans l'intérieur même du palais impérial. Les exécutions générales se font à jour fixe en dehors de la porte *Choun-tche-men*, au carrefour appelé *Ts'aè-che-k'eou* (les rites exigent que l'empereur ne franchisse jamais cette porte). Les coupables, à genoux, sont exécutés l'un après l'autre, leurs corps emportés à la voirie, leurs têtes suspendues dans de petites cages montées sur trois échélas. En passant par là, on peut voir des têtes exsangues, avec de gros yeux terrifiés, à demi rongés par les pies et les corbeaux qui picotent au travers des barreaux ; la tresse traîne jusqu'à terre, les chiens regardent et se lèvent sur leurs pattes de derrière pour essayer d'atteindre ; le spectacle est écœurant.

Dans les tribunaux de Péking, comme dans ceux de toute la Chine, la vénalité de la justice a donné lieu au proverbe suivant : « Si votre cause est mauvaise et que vous soyez riche, entrez hardiment ; si elle est bonne et que vous soyez pauvre, n'entrez pas ! » Tout est estimé, discuté, acheté et payé ; un homme est-il condamné à recevoir cent coups de bambou, l'exécuteur a supputé la *valeur* de son sujet ; celui-ci offre-t-il 20 francs, on continue à frapper fort ; arrive-t-il à promettre 50 francs, qui représentent sa *valeur*, on frappe encore, le patient crie, les coups résonnent, mais sans faire aucun mal, sans laisser aucune trace. Les satellites, ne recevant rien de leurs maîtres, trouvent ainsi moyen de se faire d'assez beaux bénéfices. Pour écrire une accusation, pour la faire présenter, accepter, patronner, il faut payer ; tout cela sert d'émoluments aux scribes, aux portiers, aux secrétaires des tribunaux ; le mandarin lui-même ne pourrait vivre avec la somme qui lui est allouée par l'empereur, il est obligé d'aviser, car il a de lourdes charges et ne doit pas se présenter les mains vides devant ses supérieurs ; aussi, à un simple préfet qui est payé



LE VICE-ROI GOUVERNEUR DE PÉKING ET SON ESCORTE.

15.000 francs, les affaires en rapportent de cinquante à soixante mille chaque année.

Le Chinois dit souvent : « Les gros poissons mangent les petits, les petits mangent les crevettes, les crevettes mangent la vase ; » mais, le peuple est-il tellement opprimé ? Il est libre de ne pas intenter de procès, et la crainte d'avoir à payer les juges amène le plus souvent une entente à l'amiable ; les fonctionnaires le pressurent un peu, lui de son côté vole les mandarins et même l'empereur, c'est un cercle vicieux. Un jour, une voiture chargée de bois coupé au *Yuen ming-yuen* traversait Péking ; quelqu'un dit aux conducteurs : « Mais cette espèce de bois n'existe qu'au palais d'été, vous l'avez volé ! » Ils répondirent : « Si nous ne *mangeons* pas l'empereur, qui *mangerons-nous* ? » On veut entrer à Péking et conduire au centre même de la ville des choses prohibées, rien de plus simple : on solde à chaque poste de police une petite redevance, cela s'appelle « balayer la route ».

Pour que 25.000 fonctionnaires retiennent dans l'obéissance 400.000.000 d'habitants, il faut bien, malgré tout, user parfois d'une certaine sévérité. Si l'Européen ne comprend pas l'atrocité de certains supplices, le Chinois la comprend et l'accepte. La prison est le premier ; on souffre de la vermine, de l'humidité, du manque de nour-

riture dans ces infects réduits; mais les Chinois y résistent, et bien peu meurent des suite d'une détention, même prolongée. En 1870, un prisonnier chrétien âgé de 20 ans, saisi lors des massacres de Tien-tsin, séjourna plus d'un mois dans une basse-fosse; son pied droit, tuméfié, ne présentait plus qu'une masse informe rongée par les vers, lorsqu'on lui rendit la liberté; tous les docteurs des canonnières françaises furent d'avis de couper le membre gangrené, dans l'espoir de sauver la vie à ce malheureux, il s'y refusa, et, grâce à la médecine chinoise, aux soins, à la jeunesse, il fut guéri en quelques semaines.

Les soufflets appliqués avec une semelle de cuir, les coups de bambou, la cangue, sont des peines fort ordinaires que l'on inflige pour de simples peccadilles. Le Chinois

les supporte stoïquement; il ne souffre probablement pas autant que l'Européen, ayant moins de sang, moins de nerfs, par suite moins de sensibilité; on épargne ces punitions aux mandarins et aux lettrés, qui doivent perdre d'abord tous leurs grades avant de subir aucune autre condamnation.

Les femmes ne sont point frappées ailleurs que sur les mains; le mari se charge, chez lui, de représenter le mandarin et même le bourreau. Il y a quelques années, on put voir à l'heure



AGENTS DE POLICE SALUANT LE PRÉFET.

de midi, dans la rue *Léou-li-tch'ang*, une des plus populeuses de Péking, un furieux trancher la tête de sa femme avec un couteau de boucher! Plus de mille personnes étaient présentes, aucune ne se dérangea ni ne fit un seul pas pour empêcher le crime; le mari, paraît-il, dut payer quelques centaines de francs pour ne pas être inquiété.

Mais rien n'égale l'horreur du supplice infligé à une femme qui tue son mari: elle est saisie, couchée sur une natte et découpée vivante devant tout le peuple, toujours avide des spectacles cruels; on commence par les articulations des pieds et des mains, on continue par celles des membres, enfin le tronc est coupé en quatre! Il est vrai que, moyennant finances, les parents obtiennent du bourreau qu'un coup de stylet achève rapidement la victime; pour la suite du supplice, une autre personne poussera des cris déchirants; toujours un peu de comédie dans le drame.